



Patrick
Bard

**PIERO
HELICZER**

l'arme du rêve

**« *L'underground,*
c'est moi »**

Seuil

piero heliczek.
l'arme du rêve

patrick bard

piero heliczer.
l'arme du rêve

éditions du seuil

57, rue gaston-tessier, paris xix^e

ISBN 978-2-02-146302-6

© Éditions du Seuil, septembre 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Seul Rimbaud, qui a cessé d'écrire à l'âge où la plupart commencent à le faire, peut être comparé à Piero Heliczer. »

Gerard Malanga, *Little Caesar* # 9,
Dennis Cooper Press, Los Angeles, 1979

« *Freedom is just another word for nothing left to lose...* »

Kris Kristofferson,
« Me and Bobby McGee »

« Si un homme veut être sûr de son chemin, qu'il ferme les yeux et marche dans l'obscurité. »

Saint Jean de La Croix

avertissement de l'auteur

Quand j'ai commencé mes recherches sur Piero Heliczer, il n'existait aucune version française de ses textes. J'ai donc entrepris de traduire les extraits que j'ai utilisés pour cet ouvrage, à l'exception de « fuga xiii » et « england », aimablement traduits par Sophie Pertus.

Plus récemment, un extrait de *the tomb of henry james*, pièce de Piero Heliczer, a été également transcrit en français par Sébastien Rémy et Marie Verry dans *a scenario for a silent play*, ouvrage consacré à l'exposition éponyme de Sébastien Rémy présentée aux Bains-Douches, le centre d'art contemporain d'Alençon dirigé par Sophie Vinet, de novembre 2019 à janvier 2020.

Pour le titre de ses œuvres, Piero Heliczer attachait une grande importance à la typographie et tout spécialement à l'usage ou non des majuscules. Dans la mesure du possible, et sur ce point précis, le présent ouvrage tente de respecter les choix typographiques du poète, plutôt que d'appliquer les règles du code du même nom.

prologue

« l'*underground*, c'est moi »

La première fois que j'ai entendu parler de Piero Heliczer, c'était, me semble-t-il, peu de temps après mon installation dans ce village du Perche appelé Préaux, en décembre 2009.

Ce jour-là, j'assiste à une réunion d'association. Nous sommes rassemblés dans la petite mairie, en vérité un ancien hôtel particulier Renaissance. Préaux-du-Perche est un très beau village. Je m'intègre, je m'intéresse à la vie de ma communauté d'adoption, je pose des questions sur son histoire.

À un moment, Thérèse, dont la famille habite Préaux depuis des siècles, mentionne le nom de Piero Heliczer. Elle évoque une vague histoire de film érotique... Sans doute devrais-je prêter un peu plus d'attention au respect qui pointe dans sa voix quand elle ajoute :

– Il était loin d'être bête, le Poète.

Un murmure parcourt l'assistance. La vingtaine de personnes présentes acquiescent. Quelqu'un renchérit même :

– Pour sûr ! L'était peut-être fou, le Poète, mais sûrement pas idiot !

Ce jour-là, Thérèse prononce son prénom en riant : Piero. Moi, je comprends « Pierrot ». J'imagine un Français un peu demeuré, un routard clochardisé comme il y en a tant.

*

Je me souviens mieux de la seconde fois.

Nous sommes partis nous balader avec Marie-Berthe, ma compagne, le long d'un sentier qui monte vers le Mont-Cendrou, une colline ceinte d'une forêt de chênes et de châtaigniers. À partir de la ferme de Jean-Paul Violette – un éducateur spécialisé qui a tout plaqué vingt ans plus tôt pour élever des chèvres – il faut s'enfoncer dans un chemin creux. Au détour du sentier, nous découvrons la maison de Blanche-Neige. Elle domine un verger et un petit bûcher. Une statue de la Vierge est encastrée dans son pignon. Un panneau de plastique translucide remplace une partie des tuiles, des coquilles d'huîtres et des tessons de faïence ont été soigneusement disposés sur le seuil.

Quand je l'interroge un peu plus tard à propos de cette charmante chaumière, Jean-Paul me répond de façon sibylline, tout en emballant un fromage de chèvre dans du papier sulfurisé :

– C'est la maison des Hollandais.

*

Il s'agit en réalité de l'une des deux maisons du Poète. En attendant, cette figure locale réapparaît régulièrement au gré des conversations que j'ai avec les uns et les autres.

Ainsi, avec Dany, le facteur, qui a fini par acheter le bâtiment qui abritait la poste du village fermée par l'Administration en 2000, et qui évoque souvent la mémoire du Poète. Ou avec Thérèse, qui se remémore ses frasques quand il assistait aux offices vêtu d'une soutane et parfois même arborant un costume d'évêque, ou encore lorsqu'il se lavait à la fontaine publique dans le plus simple appareil.

Il lui a été beaucoup pardonné. Les communautés humaines ont toutes un original qu'elles protègent, et pour lequel elles sont pleines d'indulgence parce qu'il est généralement fou ou alcoolique. Piero, visiblement, a été les deux.

Comme je questionne Thérèse sur ce qu'il est advenu de lui, elle m'explique qu'il est mort écrasé par un camion qui a renversé sa

mobylette en 1993. J'en ai connu un du même tonneau, que tout le monde à Cajarc, Lot, où je vivais en 1980, appelait Tatane. Sa fin a été en tout point semblable à celle de Piero. De plus en plus intrigué, je demande :

- Il n'avait pas de famille ?
- Si, répond-elle. En Hollande.

C'est là, je crois, que je fais le rapprochement avec la maison des Hollandais. Thérèse confirme, la chaumière des bois est bien la maison de Heliczer, et sa famille la possède encore. Elle y vient même de temps à autre. Il était donc hollandais ?

– Non. Américain. Il s'appelait Heliczer. Piero Heliczer, précise-t-elle en épelant cette fois son nom.

C'est à n'y rien comprendre.

Elle ajoute que la tombe de Piero Heliczer est facile à trouver : c'est la seule du cimetière qui n'ait ni pierre tombale ni inscription. Enfin je vois de quoi elle parle. Cette sépulture, Marie-Berthe l'a déjà remarquée lors de l'une de ses promenades solitaires. S'y rendre n'est pas vraiment un défi.

*

Je marche jusqu'en haut du village, là où dorment les morts à l'abri d'un mur de pierre dans l'ombre des pommiers en fleur. Comme dans une nouvelle de Gérard de Nerval, je pousse la vieille grille de fer forgé qui s'ouvre en grinçant, forcément en grinçant – de Poe à Maupassant et Nerval, c'est une figure imposée du roman néo-gothique. Je me faufille parmi les dalles de marbre et de granit sur lesquelles se reflète un ciel d'aluminium froissé, les caveaux recouverts de ciment fendu et de mousses, les croix rouillées, les christs aux membres amputés, les fleurs de porcelaine brisées. Je finis par trouver la tombe, en réalité un monticule de simples cailloux. Un pied de lavande. Des éclats de faïence, les mêmes que devant la maison des bois. Ni nom ni inscription. Juste ces pierres entassées qui m'évoquent les tombes juives.

Ici gît donc Piero Heliczer.

*

De retour à la maison, piqué par la curiosité, je tape son nom sur un moteur de recherche. Sans grande surprise, je tombe immédiatement sur un entrefilet de *L'Écho républicain*, le journal local. La brève est consacrée à ses funérailles et datée de juillet 93. Il y avait peu de monde à l'enterrement, écrit le journaliste, qui le qualifie de « marginal ». Malgré tout, le maire a assisté à la cérémonie en présence de la famille et prononcé quelques mots.

Je pourrais m'en tenir là si la mention suivante n'attirait pas immédiatement mon attention.

Il s'agit d'un article du quotidien *The Independent*, l'équivalent britannique de *Libération*, auquel j'ai collaboré vingt-cinq ans plus tôt, à peu près au moment de la mort de Piero. Intrigué, j'ouvre aussitôt la page titrée : « *Obituary – Piero Heliczer, poet, filmmaker, actor, printer ; born Rome 20 June 1937 ; died Preaux du Perche, Normandy 22 July 1993.* » Un long texte, l'équivalent d'une demi-page dans *Le Monde*, résume sa vie.

Je parcours l'article, peinant à réaliser l'ampleur de ce que je découvre. Je le relis à nouveau, interloqué. Poète, Piero Heliczer l'a bel et bien été. Sonné, je referme la page. Comment un tel personnage a-t-il bien pu échouer au fin fond du Perche et sombrer dans l'oubli ?

Car enfin, ici, à Préaux, gît Piero Heliczer, poète américain majeur de la seconde moitié du xx^e siècle et, comme je le découvrirai bientôt, compagnon de route de William Burroughs, Gregory Corso, Allen Ginsberg, ami du peintre et architecte viennois Hundertwasser, amant d'Olivia de Hauteville, poétesse et nièce d'Aldous Huxley.

Ici, sous un modeste tas de cailloux, gît Piero Heliczer, cinéaste expérimental, musicien et cofondateur du Velvet Underground.

Ici gît Piero Heliczer, éditeur, acteur de la Beat Generation et de la bohème parisienne des années 50, initiateur de l'*underground* new-yorkais, familier de la Factory, inspirateur d'Andy Warhol. Piero Heliczer, enfant-vedette surdoué dont la carrière a commencé

prologue

à 4 ans sous les *sunlights* de Cinecittà. Piero Heliczer, fou, malade, génial, qui repose désormais dans cette tombe anonyme du petit cimetière de mon village.

Je ne mesure pas alors un instant dans quoi je m'engage. Je n'entrevois rien des années de travail, d'enquête, qui me seront nécessaires pour ramener à la surface Piero Heliczer, pour comprendre la dimension novatrice de son œuvre poétique, son importance dans la genèse du mouvement *underground* new-yorkais. Rien des moyens requis pour accéder à la lecture de petits recueils de poèmes imprimés par lui à la main il y a soixante ans, que les collectionneurs s'arrachent aujourd'hui sur internet ou en salle des ventes, à Paris, Londres ou New York, à coups de milliers de dollars et dont la cote ne cesse de monter. Comme cette édition de *you coul(d) hear the snow dripping and falling into the deers mouth* acquise à la librairie Berkeley Books of Paris et qui s'ouvre sur mon poème préféré de Heliczer, « fuga xiii » : « *do you know who I have chosen for my bed / lutra, lutra* », « sais-tu qui j'ai choisi pour ma couche ».

Sur la dernière page du recueil était collé un petit tirage original de Harold Chapman, le photographe du « Beat Hotel ». C'était l'un des fameux clichés de la série qui représente Piero, torse nu, barbu, en train de travailler à la presse sur laquelle avait été imprimé le petit volume que je tenais entre mes mains. La patronne me le céda finalement pour *seulement* 500 euros parce que j'écrivais sa biographie, m'avoua-t-elle, ajoutant que si je voulais le revendre un jour elle me le rachèterait bien plus cher.

Non, je ne savais décidément rien du temps passé à lire, à compiler des documents, à rencontrer ses proches : Marisabina, sa demi-sœur, dessinatrice née bien après lui d'un second lit et qui vit à New York, son ex-femme, Patti, danseuse et collaboratrice de Yoko Ono dans les années 60, qui habite à Denver, ses huit enfants, Thérèse, Wynn, Rose et les autres, disséminés aux quatre coins du monde entre la Hollande et Seattle. Rien du temps passé à entretenir des correspondances avec les acteurs survivants d'un temps mythique : Cyclops Lester, le poète borgne, Michael Horowitz, météore de la nouvelle poésie britannique, Gerard Malanga,

éminence grise d'Andy Warhol et lui aussi poète, Barry Miles, ami et biographe de Paul McCartney, chroniqueur du Beat Hotel et du « Swinging London », dans la galerie duquel John Lennon et Yoko Ono se rencontrèrent. Je ne savais rien ou si peu de ces protagonistes inaccessibles d'une époque légendaire. À Préaux-du-Perche, Piero Heliczer avait été un clochard céleste. Comment aurais-je pu penser un seul instant que la seule mention de son nom m'ouvrirait instantanément les portes hermétiquement closes de tels monstres sacrés ?

Je n'imaginai rien, non. Rien du temps qu'il me faudrait passer à retrouver les témoignages des disparus célèbres qui l'avaient connu : Andy Warhol, Lou Reed, Sterling Morrison, William Burroughs, Allen Ginsberg, Gregory Corso, Friedensreich Hundertwasser, Jonas Mekas, fondateur à New York de la Film-Makers' Cooperative et décédé à 96 ans... Rien des voyages que je devrais effectuer en Italie, au Maroc, aux États-Unis, rien du temps passé à échanger avec des Percherons qui avaient vécu au quotidien auprès de lui. En Piero Heliczer se mêlaient en effet chronique villageoise et Grande Histoire du *xx^e* siècle.

Il me faudrait faire revivre un authentique poète oublié, consommé dans les brasiers des *fifties* et des *sixties* dont il avait été l'une des figures les plus prometteuses et l'un des plus fougueux forgerons.

Je n'entrevois rien non plus du labyrinthe dans lequel il me faudrait retrouver mon chemin. Car pour chaque épisode important de la vie de Piero Heliczer il existe au moins trois ou quatre versions, souvent bien plus, selon qui l'a raconté, à qui lui-même l'a raconté et ce dont chacun, chacune, se souvient. La mémoire est fragmentaire, le fragment se fige un peu plus chaque fois que le récit se répète, jusqu'à devenir un galet poli par les mots.

Ainsi fonctionne la mémoire.

Prenons un exemple, ce sera plus simple. Quelqu'un a failli mourir dans un accident. Il le raconte une fois, deux fois, rajoute, modifie, crée du suspense, perfectionne. Chaque fois qu'il est repris, le récit se cristallise un peu plus. Enfin, il n'y a plus de place pour

prologue

l'improvisation. L'événement, l'anecdote sont devenus histoire. Le narrateur peut dire : « Je ne sais plus ce qui est vrai. »

Piero Heliczer non plus ne savait plus ce qui était vrai. Il a joué sa vie, vécu son jeu, mené une existence foisonnante où l'hallucination le disputait constamment à la réalité, où les mirages se côtoyaient et se mêlaient, où le réel était invention et réinvention.

Heliczer était un maître des réalités imaginaires. Une réalité imaginaire n'est pas un mensonge. C'est une réalité à laquelle tout le monde croit. Un roman. Une religion. Une poésie. Le langage est une réalité imaginaire.

Les biographies, les romans biographiques obéissent à des codes. L'auteur romance (comme j'aime le mot !), ce qui sous-entend qu'il invente, suppute, échafaude des hypothèses qu'il présentera – ou non – comme des vérités. Ou alors, par éthique, il s'interdira d'explorer ce qui n'est pas strictement attesté par des documents ou des témoins fiables.

S'agissant de Piero Heliczer, tous ces dispositifs, tous ces principes sont vains. Inopérants. Piero Heliczer a passé sa vie à inventer la réalité. Tout est donc vrai et tout est donc faux. Encore une fois, je ne sais pas. Mais je veux vous raconter une histoire. Ne la prenez pas pour argent comptant. Pas plus que la Bible ou les Évangiles. Et qualifiez ce livre de ce que vous voudrez : roman, enquête, fable, fiction, biographie.

Je ne peux que dire en l'écrivant : je ne sais pas ce qui est vrai. J'entends Piero en rire.

Piero Heliczer.

Retenez ce nom.

I

beat generation

1942

il piccolo pucci

1

Le 20 juin 1937, jour de la naissance de Piero Heliczer à Rome, les Témoins de Jéhovah, persécutés par le régime nazi, adressent une lettre ouverte au peuple allemand ; elle ne fera qu'aggraver leur condition. Sabina et Jacob Heliczer, les parents de Piero, sont allemand pour elle et polonais pour lui. Et juifs. Ils ont fui le Reich et ses pogroms. S'ils ont choisi Rome plutôt que Paris ou New York, c'est parce que Jacob revendique de lointaines ascendances italiennes. Même si, en vérité, il est né en Pologne au cœur de l'hiver, le 16 janvier 1907. Plus tard, bien plus tard, Piero, se confiant au poète américain David Ball, s'inventera lui aussi un lignage imaginaire. Il écrira même que sa mère avait des ancêtres amérindiens, Pieds-Noirs ou Sioux. En réalité, de huit ans plus jeune que Jacob, Sabina Neumann est venue au monde à Leipzig le 14 mars 1915.

Le couple a quitté l'Allemagne *via* l'Autriche, où Jacob n'a pas pu terminer ses études de médecine. Une photo le montre assis dans un fauteuil de l'appartement familial à Rome, à la fin des années 30. Vêtu d'un élégant costume clair, il porte une cravate à larges rayures et fixe l'objectif comme on le faisait en ces années-là. Le bras gauche est posé sur l'accoudoir, la main droite emprisonne l'autre. Le crâne est légèrement dégarni.

C'est le portrait d'un Romain.

Jusqu'au xvii^e siècle, la piazza Barberini servait à l'exposition des cadavres pour leur identification ; la Faucheuse est chez elle dans ce quartier d'une capitale où siège en permanence l'Histoire. C'est là que s'installe le couple Heliczer, dans un immeuble qui donne sur l'une des extrémités de la via Veneto.

Il y a peu, Jacob Heliczer a épousé Sabina Neumann à la synagogue de Rome.

Tandis que son mari termine ses études de médecine, elle donne des cours d'allemand. Ses émoluments assurent le quotidien. Jacob obtient son doctorat juste avant que le gouvernement italien ne ferme les portes de ses écoles aux étrangers.

Piero naît sous les auspices des Gémeaux. Les natifs des Gémeaux, signe double, référence à Castor et Pollux, jouent leur vie ou vivent leur jeu. Dotés d'une grande curiosité intellectuelle, leurs centres d'intérêt sont multiples et ils peuvent devenir inconstants. Alors, comme Piero, ils posent comme principe : « Je ne sais pas ce qui est vrai. »

2

Les Heliczer sont désormais trois. Bien inspirée, l'une des deux sœurs de Sabina a préféré les États-Unis à l'Italie au moment de fuir l'Allemagne. À la naissance de Piero, elle entreprend le long voyage en bateau jusqu'à Rome pour faire connaissance avec son neveu. Elle ne reste pas. Comme si elle pressentait l'imminence de la catastrophe, elle rembarque pour ce Nouveau Monde plein de promesses, rassurée malgré tout par le bonheur de sa famille. Un an plus tard, en octobre 38, un frère vient à Piero : Roberto.

Les Heliczer mènent une vie apparemment sans histoires. Jacob s'est installé comme gynécologue spécialisé dans les maladies vénériennes, Sabina enseigne la langue de Goethe, qui est aussi celle de l'allié nazi. Les élèves sont nombreux ; beaucoup deviennent des amis de la famille. Sabina tient la maison, ou plutôt l'appartement.

Elle emmène régulièrement ses fils en promenade au parc du Pincio – à moins que ce ne soit la bonne, car les Heliczer se sont réinventés en bourgeois, en membres honorables de la bonne société romaine. *La vita e bella*. En apparence seulement. Il n'est pas difficile d'imaginer que Jacob, le bon docteur Heliczer, plaît aux femmes. Ni qu'il est un homme facile qui multiplie les aventures, qui aime briller, séduire. Il suffit de regarder sa photo. Sabina n'est pas dupe. Autour d'elle, sans doute, d'autres vivent pareille union de façade. Nul besoin de gratter longtemps le vernis pour découvrir que le couple bat de l'aile.

*

L'Italie mussolinienne a accueilli les Heliczer, que l'Allemagne nazie avait chassés. Ils se sentent bientôt si italiens qu'ils participent aux levées de fonds pour soutenir le Duce, alors à son apogée politique. Ce qui pourrait sembler un paradoxe ne l'est pas. Nombreux sont ceux qui adhèrent à l'idéologie fasciste. Mussolini a été plébiscité lors des deux précédentes élections, même si, dans la forme, elles ont été tout sauf libres. En 1937, le Duce crée Cinecittà. Le jeune Roberto Rossellini, très ami avec Vittorio, le fils de Mussolini en charge du cinéma italien, y travaille comme assistant réalisateur. *Le Navire blanc*, son premier long métrage, tourné en 1941, est un projet du ministère de la Marine ; il sera suivi d'*Un pilote revient*, en 1942. Le cinéaste travaille alors avec un assistant réalisateur qui deviendra son ami : Federico Fellini.

Piero Heliczer est à la veille de se muer en coqueluche de Cinecittà. Pour l'heure, il n'aime rien tant que les balades à dos d'âne dans les allées du parc du Pincio. C'est un bel enfant, très éveillé, qui ne passe pas inaperçu. Sa mère est en adoration devant lui. Elle lui trouve, et les voisines avec elle, une gueule d'ange. Sabina est une passionnée de cinéma. Elle se prend à rêver que son Piero ferait un parfait pendant italien à Jackie Coogan, l'enfant acteur du *Kid*, le célèbre film de Chaplin. Il est si mignon.

Il n'a pas plus de 4 ans quand elle le traîne à un casting organisé par Cinecittà pour le tournage de *Bengasi* et où des centaines de mères présentent leur progéniture.

Le régime mussolinien n'est pas seulement fasciste, il est également expansionniste et brutal. Notamment en Libye, pays préalablement conquis par la monarchie italienne en 1911. Comme d'autres nations européennes, l'Italie du Duce s'est convertie au colonialisme. En 1935, elle s'est octroyé l'Éthiopie, s'est alliée avec l'Allemagne nazie et le Japon, a rejoint les puissances de l'Axe après avoir aidé Franco à remporter la victoire en Espagne. Le roi Victor-Emmanuel III a été proclamé empereur. À la fin des années 30, la guerre a mis le feu au monde. Nous sommes en 1941. Au désert, la bataille fait rage. Les forces alliées, Britanniques en tête, d'abord pilonnées par les Italiens et l'Afrika Korps du général allemand Rommel en Égypte, contre-attaquent en Libye. Cinecittà produit du film patriotique au kilomètre. Parmi la cohorte des prétendants au rôle principal du futur *Bengasi*, c'est Piero que le réalisateur Augusto Genina choisit pour incarner l'enfant-héros du film. À 4 ans, Pier Giorgio Heliczer devient acteur.

*

L'intrigue est simple. Située dans la ville en ruine reprise par les Italiens après l'offensive de 41, elle met en scène quasi en temps réel l'attaque, la conquête et l'évacuation de Benghazi par les troupes britanniques à travers les épreuves traversées par quatre malheureuses femmes italiennes dont Carla, interprétée par Maria de Tasnady. Carla a épousé le capitaine Enrico Berti, avec qui elle a eu un fils, Sandrino. Augusto Genina cherchait l'enfant italien type pour l'incarner. Et l'enfant italien type, parmi la multitude de ceux que leurs parents ont présentés au casting, c'est justement Piero, petit garçon juif allemand au teint olivâtre, à la peau foncée.

À contempler les images en noir et blanc de *Bengasi*, difficile de ne pas songer au néo-réalisme italien qui viendra, et qui sera, quoi qu'on en dise, en partie l'héritier de ce cinéma-là – Augusto

Genina lui-même, après 1945, tournera quelques mélés réalistes. Bien qu'avant guerre il ait dirigé Jean Gabin, Louise Brooks, Françoise Rosay, son nom n'évoque généralement plus rien au public hexagonal. C'est en France, pourtant, qu'il réalisera *Frou-Frou*, son dernier film, avec Dany Robin et Louis de Funès.

Mais revenons en Libye, où les Anglais bombardent le port de Benghazi, et à l'officier Berti, inquiet pour la sécurité de sa famille. En dépit du danger, il a décidé de rester pour combattre l'envahisseur, mais il oblige sa femme et son fils Sandrino à quitter la ville. L'enfant est tué dans leur fuite. L'officier retrouve sa moitié errant au milieu des décombres, incapable de lui annoncer la mort de Sandrino. Quand il comprend, Berti l'accuse de négligence.

Ce film de propagande, que Piero ne verra jamais, est un succès. L'Italie tout entière sort ses mouchoirs et pleure le petit garçon. *Bengasi* fait salle comble. Pas qu'en Italie : également à Paris, Berlin, Vienne. Pendant le tournage, Piero s'est fait remarquer en proposant d'ajouter des répliques à ses dialogues, initiatives acceptées par le réalisateur, qui n'en revient toujours pas de la précocité de l'enfant comédien. Le film remporte la Coupe Mussolini à la Mostra de Venise de 1942. Pier Giorgio Heliczer devient l'objet de toutes les attentions. Lui qui revendiquera plus tard haut et fort l'*underground*, le caché, le souterrain, cabotine du haut de ses cinq petites années.

Il a raison d'en profiter. Jamais plus il ne retrouvera un tel niveau de notoriété. Tout au moins pas avant la fin de l'année 1965, quand des millions de foyers américains le découvriront sur leur petit écran au soir du réveillon du jour de l'an.

Le petit Piero, donc, est une vedette. D'autres réalisateurs le réclament. Il décroche un rôle dans *Acque di primavera*, avec Alida Valli, toujours en 1942. C'est en tout cas ce qu'affirme l'une des nombreuses notices biographiques qui lui sont consacrées. Problème : Alida Maria Laura Altenburger von Marckenstein-Frauenberg, plus connue sous le nom d'Alida Valli, n'apparaît pas dans le film. Piero a bien joué dans *Acque di primavera*, aucun doute là-dessus, mais pas aux côtés de la bombe de Cinecittà.

Domage, ç'aurait été un casting de rêve : la petite fiancée du cinéma italien et le fils préféré de l'Italie.

Même si la presse le surnomme « *Il Piccolo Pucci* », le Petit Ange, Piero a déjà la beauté du diable. On l'adore, et pas seulement pour son physique. Un jour, Sabina le découvre allongé par terre, sur le ventre, dans le salon du grand appartement de Rome. Tête entre les mains, menton reposant sur les paumes, il est plongé dans *Pinocchio*. Il tourne les pages. Ses lèvres remuent. Sabina pense qu'il regarde simplement les images et se raconte l'histoire qu'elle lui a lue des dizaines de fois. Elle s'approche en silence pour le surprendre, dresse l'oreille et, soudain, se fige.

– « Ses yeux égarés firent le tour de la pièce pour comprendre d'où pouvait bien venir cette voix fluette, mais il ne vit personne. Il regarda sous l'établi : personne ! “J'ai compris, dit-il en riant et en grattant sa perruque, cette voix, je l'ai imaginée. Remettons-nous au travail.” Empoignant de nouveau sa hache, il en asséna un formidable coup au morceau de bois. “Aïe ! Tu m'as fait mal !” se lamenta la même petite voix. »

Piero est en train de lire. Il est en train de lire avec fluidité. Il lève la tête, se tourne vers sa mère et sourit. Il n'a que 5 ans ! Il ne va même pas encore à l'école ! Où donc aurait-il appris ?

– Tout seul, *mamma*, j'ai appris. Et regarde : je sais écrire, aussi.

Il s'empare du crayon de couleur qui traînait sur le tapis persan. Sans hésitation, il trace les lettres qui composent son nom et son prénom en bas de la page.

Les Heliczer ne se sentent plus seulement italiens, ils le sont devenus. Non pas sur le papier mais grâce aux salles obscures. Désormais, pour la plupart de leurs nouveaux concitoyens, Piero incarne le pays. Un pays qui décidément ouvre grand les bras

à la famille Heliczer. Après tout ce temps passé auprès des élites romaines, de ses prêtres, Jacob pense même à se convertir. Il a placé Piero dans une école catholique située tout en haut de l'escalier de la piazza di Spagna. Le quartier a été édifié par les Français, qui y gèrent encore aujourd'hui la Villa Médicis et l'église Saint-Louis. L'école en question est très probablement l'Institut Mater Dei, près de la Trinité-des-Monts. Piero aime aussi aller à la messe. Il veut qu'on lui raconte la vie des saints, de Jésus. Et de Jeanne d'Arc. Une femme dans une armure d'homme, c'est un personnage qui le trouble. Il y a là quelque chose d'ambigu. L'enfant ne comprend pas très bien, ça l'intrigue, cette sainte androgyne qui entend des voix ! Il adore les voix. Il espère bien que lui aussi, un jour, il les entendra.

Sabina l'emmène régulièrement à Sainte-Marie-des-Monts. Les vapeurs d'encens, les phrases en latin, le cérémonial, tout le fascine. Sans oublier le décorum. Les peintures. Les statues. L'une, surtout, l'obsède. C'est le gisant d'un jeune homme aux traits émaciés, œuvre du sculpteur Achille Albacini. La lumière semble provenir de l'intérieur de la pierre. Le marbre a rendu sa peau translucide, elle est tendue sur les os pâles de son visage. Sous le gisant repose Benoît Joseph Labre, un saint mendiant venu de France au XVIII^e siècle. Maintes fois les sœurs ont conté sa vie à Piero. L'homme vénérat François d'Assise, et aussi la Vierge. La figure de saint François ne laisse pas Piero indifférent. Il adore lorsque, au catéchisme, le prêtre raconte comment il s'est présenté nu de la tête aux pieds devant l'évêque d'Assise, comment il a épousé « Dame Pauvreté ». Il aime que les sœurs lui lisent le « Cantique des créatures », où saint François remercie Dieu pour le « Frère Feu », pour la « Sœur Eau », quand il se réfère aux animaux comme à une fratrie des hommes. Il en apprend des extraits entiers, par cœur. Sur le chemin de la maison, il chante à tue-tête :

*Laudato sie, mi signore, cum tucte le tue creature,
spetialmente messer lo frate sole,
loquale iorni et allumini noi per lui.*

piero heliczer. l'arme du rêve

Sois loué, mon Seigneur, pour toutes tes créatures,
spécialement pour messire le Frère Soleil,
Qui apporte le jour et à travers qui Tu nous donnes la lumière.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que, pour un homme dont la vie sera vouée à la marge, celle de Piero commence en pleine lumière. Celle du soleil, celle des projecteurs qui trouent l'ombre des salles obscures dont, devenu cinéaste, il fera plus tard vocation. Enfant-star de l'Italie à 5 ans, parfaitement conscient du succès qui est le sien, placé dans l'une des meilleures écoles de la ville et promis à un brillant avenir, Piero se rend quotidiennement au parc avec son frère.

Pauvre Roberto, qui doit tenter d'exister dans l'ombre d'une célébrité en culottes courtes, favori de Jacob et de Sabina, laquelle, déjà, s'imagine en agent artistique. À quels jeux jouent-ils ? Qui est le méchant ? Qui est le gentil ? Et surtout, qui édicte les règles ? Piero, très probablement. Piero, l'aîné, le plus précoce, le plus doué, le plus beau, avec son épaisse tignasse noire et son regard aiguisé. L'avenir serait radieux si la famille Heliczer n'était à quelques centimètres du gouffre qui va l'engloutir.

*

Depuis le début de l'année 1943, les revers succèdent aux revers dans une Italie qui jusque-là a suivi son leader non seulement sans broncher mais avec enthousiasme. Après une avalanche de défaites en Afrique du Nord, les restrictions alimentaires ont fait leur apparition.

En juillet, les Alliés débarquent en Sicile. Mussolini sombre dans la dépression. En sous-main, le roi fait destituer le Duce, bientôt arrêté, tandis que l'Italie négocie une paix séparée avec les Anglais et les Américains. Aucune instruction précise n'a été donnée à l'armée. La confusion règne, le pays se divise en deux camps ennemis qui ne tarderont pas à s'affronter.

beat generation

Hitler décide d'envahir le nord du pays, où des milliers de nationaux sont contraints au travail forcé. Libéré par les nazis, Mussolini est de retour, assigné à résidence à Salò, où lui succède un régime fantoche : la République sociale.

À Rome, les Heliczer n'ont pas encore perçu la moindre discrimination liée à leur judéité. Ils vont même jusqu'à faire don de leurs alliances de mariage pour soutenir l'effort de guerre. De fait, Sabina parle italien sans accent, cuisine italien. Toute sa vie, elle se sentira plus italienne qu'allemande ou américaine. Au point que, peu de temps avant sa mort, elle tentera de se réinstaller à Rome avant de renoncer, découragée par la paperasse bureaucratique.

Pour l'heure, elle est persuadée – à juste titre – que son fils aîné est appelé à devenir un artiste hors norme. Peut-être se rêve-t-elle elle-même en héroïne de roman ou de film, derrière ses lunettes de soleil de star italienne.

Héroïne ? Elle est en passe d'en devenir une. Mais dans la vraie vie.

1943

le premier *underground*

4

Les ennuis des Heliczer commencent le jour où les troupes de Ribbentrop défilent sous leurs fenêtres. Le ministre des Affaires étrangères du Reich est en visite à Rome, où il s'acquitte d'une mission de solidarité à l'égard du Duce, désormais fragilisé. Bien sûr, des précautions ont été prises. Depuis que Heydrich a été assassiné en 1942 à Prague lors du seul attentat réussi contre un haut dignitaire nazi, chaque sortie officielle d'un ministre est placée sous haute surveillance. Le parcours du cortège a été passé à la loupe et les habitants susceptibles de nuire à la sécurité de Ribbentrop doivent être mis hors d'état de nuire. Les Allemands et les Polonais ont bien sûr été recensés depuis longtemps par les autorités. Les juifs également. Les juifs étrangers plus encore. Jacob est arrêté et placé dans un camp d'internement des Abruzzes, l'arrière-pays romain.

L'Italie de Mussolini est souvent jugée à l'aune de sa politique antisémite. S'il est vrai que les trois quarts des cinquante mille juifs d'Italie survivront en dépit des lois discriminatoires promulguées en 38, la précarité grandissante du régime amène Mussolini à se rapprocher, dans le sillage de Hitler, de l'utopie de l'Homme nouveau. Le Juif devient le coupable idéal, préalablement désigné par l'allié nazi. Même si les Italiens ne se sont jamais montrés particulièrement antisémites – notamment parce

que les juifs d'Italie ont été au premier rang de la lutte pour l'unité du pays –, sous la république de Salò ils appliquent les lois d'éviction, puis de déportation.

Mais ils les appliquent à l'italienne.

*

Le camp dans lequel Jacob a été interné n'est pas véritablement un camp. J'ai retrouvé l'intégralité du dossier de Sabina Heliczer à la Fondation Spielberg pour la Shoah, y compris le témoignage de l'une de ses deux sœurs, Anni, survivante d'Auschwitz. Sur le flanc adriatique de la Botte, la petite bourgade d'Offida culmine à deux cents mètres d'altitude. Seules quelques heures de voiture la séparent de Rome. À vingt kilomètres à peine de la mer, l'endroit est splendide, avec son église perchée sur un promontoire rocheux qui domine une plaine. J'imagine les oliviers et, plus haut, la neige. La silhouette des cyprès collée au ciel. Les toits de tuiles recuites par le soleil et le gel. Une belle carte postale. Tout ce que Jacob est obligé de faire, c'est de se rendre chaque matin chez les carabinieri pour pointer. Pour un peu, il se sentirait en vacances, loin de l'agitation de la capitale. Comme la plupart des Romains, l'été, les Heliczer allaient à la plage pour profiter de la mer. Au camp, Jacob découvre l'Italie profonde, un pays dans lequel, sans doute, il a eu peu le loisir de voyager depuis son installation.

Sabina est restée à Rome avec les enfants. Son statut de professeur d'allemand et les relations qu'il lui procure lui valent-ils un traitement de faveur ? C'est très probable. Chaque fin de semaine, elle se rend à Offida avec ses deux garçons pour y retrouver Jacob. La famille réunie s'accorde de longues sorties, explore les routes sinueuses, découvre les lacs, les cimes, les points de vue époustouflants, les villages perchés. Plus tard, elle confiera à sa fille avoir eu dans ces paysages grandioses l'impression de partir en week-end. Prospères, modernes, les Heliczer ont peut-être une voiture. Une Fiat Topolino que Sabina conduit elle-même pour aller rejoindre

Jacob ? Plus probablement une Fiat Balilla 508, une familiale, à cause des enfants. De celles sur le marchepied desquelles on se tient debout, un bras passé par la portière pour s'accrocher à l'habitacle aux allures de calèche – car il y a encore du carrosse dans ces engins aux longues ailes avant et à la haute calandre.

De cette période, il nous reste une photographie en noir et blanc. Sabina assise sur une marche. Derrière elle, un mur chaulé, recuit de soleil. Roberto se débat sous son bras gauche en riant. Piero, debout, sourit à l'objectif, une poule picorant à ses pieds. Difficile de penser qu'il s'agit d'une photographie de la visite d'une famille à un prisonnier. C'est d'ailleurs Jacob qui, sans doute, la prend. La guerre semble si loin... Logé chez l'habitant, il donne un coup de main quand les autorités locales ont besoin d'assistance médicale. Il n'a pas renoncé à sa conversion au catholicisme. Quand il ne soigne personne, il joue aux échecs toute la sainte journée avec les curés, parle religion et philosophie. Parfois, Sabina lui laisse les enfants pour la semaine.

La séparation et les retrouvailles à répétition rapprochent les époux, que les tentations de la vie romaine avaient éloignés l'un de l'autre. Dans les Abruzzes, Jacob n'a plus guère l'occasion de draguer. Il est d'autant plus tendre avec sa femme à chaque fin de semaine.

L'Administration a adressé à Sabina un certificat qui stipule qu'elle peut continuer à vivre dans l'appartement de la piazza Barberini. « Les Italiens sont comme ça, expliquera-t-elle à Gerard Malanga. Il y a des règles, mais ils te donnent des papiers pour les contourner. » Elle découvrira plus tard que le certificat n'a aucune valeur juridique. Pour l'heure, elle se sent encore en sécurité. Elle a tort. Au goût des nazis, les Italiens n'ont pas montré assez de fermeté vis-à-vis des juifs. Les Allemands s'énervent, décident qu'ils feront le job eux-mêmes si besoin. Et joignent l'acte à la parole.

Lors de l'un de ses séjours dans les Abruzzes, Sabina a vent d'une rumeur : le lendemain, les internés seront rassemblés avant d'être déportés dans un camp, un vrai, ce coup-ci. Le reste, elle

l'a tant de fois raconté à sa fille que celle-ci en connaît par cœur les répliques.

Jacob s'impatiente :

– Je ne reste pas là. Je vais m'enfuir. Ce soir. Je trouverai refuge quelque part dans la montagne, du côté de Castel di Croce. J'entre dans la clandestinité, mais nous garderons le contact.

Il est là depuis des semaines, il connaît tout le monde. Il a tissé des liens, soigné partout dans les villages alentour, pris langue avec la Résistance. Il y a un arbre. Un arbre avec une cavité, dans laquelle les époux déposeront les messages qu'ils s'adresseront. Sa femme l'encourage à fuir.

Le lendemain, Jacob Heliczer est porté manquant à l'appel. Les autorités débarquent dans la maison où loge Sabina.

– Où est-il ? Où est votre mari ? lui demande un officier.

– Il n'est pas là, répond-elle. Je ne sais pas où il est.

Le militaire hausse les épaules.

– On vous arrête à sa place, vous avez le même nom de famille. Nous, on a juste un nombre déterminé de corps à livrer : dix-sept.

Je ne sais pas si la conversation a lieu en allemand. S'il dit « *Stück* » – pièce, morceau –, le terme utilisé par les nazis pour désigner les juifs dans les camps, ou bien s'il dit vraiment « corps ». Tout ce que je sais, c'est que Sabina ne se démonte pas.

– Comment ça, vous m'emmenez ? s'indigne-t-elle. Mais j'ai mes fils avec moi !

L'officier regarde autour de lui. Peut-être n'est-ce finalement qu'un caporal, qui juge devoir en référer à ses supérieurs. Toujours est-il que les soldats se retirent. Ils vont revenir, c'est sûr. Pour l'emmener. Mais ses logeurs, les Silvestri, ne l'entendent pas ainsi.

C'est une famille de paysans qui a choisi de désobéir. Parce que trop, c'est trop ! Leur fils, Carlo, a combattu sur le front russe. Il a survécu en se faisant porter pâle grâce à une recette miracle pour tomber malade. Une décoction à base de cigare bouilli – une abomination que Sabina se force à boire. Elle est presque aussitôt prise de fièvre, de spasmes, et commence à délirer. Les paysans la mettent au lit.

Quand le SS revient, le lendemain, le père le conduit au chevet de Sabina.

– Vous ne pouvez pas l’emmener dans l’état où elle est. Voyez par vous-même...

Le militaire est contrarié, c’est certain, mais il est aussi déterminé. Cette maladie tombe trop bien. Le type n’est certainement pas complètement idiot, il a sans doute compris que les Italiens étaient joueurs, qu’on le menait en bateau. Il décide d’en prendre son parti.

– Très bien, dit-il. Je vais m’asseoir et attendre ici qu’elle aille mieux.

C’est là que l’affaire tourne à la comédie et que le SS se transforme en sergent Garcia dans *Zorro*. Le paysan l’installe confortablement sur une chaise devant la maison et lui apporte du vin. Du bon vin. Beaucoup de bon vin. Du montepulciano. C’est la montagne, certes, mais c’est aussi l’été. Il fait très chaud, et le soldat a soif. Il boit. Tout l’après-midi. Le soleil tape. Il finit par s’assoupir. À la nuit tombée, Sabina est exfiltrée sur le vélo de Carlo vers une ferme voisine où un autre paysan la cache dans sa grange, lui fournit nourriture et vêtements. À ses sauveurs, elle a laissé ses deux fils, qui ne peuvent encore marcher aussi longtemps. Nous ne sommes pas en France et personne en Italie n’a exigé des Allemands qu’ils prennent les enfants.

L’histoire ne dit pas si le SS a dénoncé les paysans. Probablement ne s’est-il pas vanté de sa stupidité auprès de ses supérieurs – le front de l’Est, en effet, est une destination peu enviable. Mais peut-être s’agissait-il seulement d’un *carabiniere* ? À moins, également, que cette généreuse famille n’ait elle aussi rapidement pris la fuite pour rejoindre les partisans dans la montagne ?

Des années plus tard, Piero résumera en quelques phrases l’entrée des siens dans la clandestinité : « Mes parents étaient juifs et parlaient allemand entre eux. Quand j’avais 4 ans, je jouais dans les films fascistes sous un pseudonyme. Quand l’Allemagne a envahi l’Italie, nous avons dû rejoindre mon père dans l’*underground*. Un épisode excitant pour un petit garçon de 7 ans [ici Piero se

trompe d'un an]. Un jour, un paysan est arrivé avec un âne et nous a emmenés, mon frère et moi, dans la montagne. Tout comme les fascistes m'avaient porté aux nues en tant que star de cinéma, les antifascistes me portèrent aux nues en tant que combattant de l'*underground*. »

« Combattant de l'*underground* ». Tout ou presque est dit dans ces trois mots qui résument parfaitement Piero. On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même.

*

Sabina ne pense qu'à récupérer ses deux fils. Les paysans sont prêts à l'aider, sans toutefois risquer de mettre leur propre vie en danger. Comment soustraire Piero et Roberto à la vue des autorités ? Et ensuite, où les dissimuler ? Les cachettes ne manquent pas dans les Abruzzes, c'est un peu comme en Corse. Et Jacob est là-haut, dans la montagne, où nombre de hameaux ne sont accessibles qu'à pied. Intuitivement, elle sait qu'elle y serait plus en sécurité avec les enfants. C'est en observant le *signor* Brunelli, un paysan qui descend chaque matin vendre des bricoles au village et remonte chaque soir dans ses montagnes avec des porcelets dans les bâts d'un âne, que l'idée lui vient. Elle supplie l'homme et lui donne tout l'argent qu'elle a sur elle :

– Si vous allez dans cette ferme, ramenez mes enfants. Je vous en serai pour toujours reconnaissante.

Sabina ne ment pas. Jamais, jusqu'à sa mort, elle n'oubliera. Quand elle témoignera durant plus de deux heures devant une caméra dans le cadre de la collecte de récits des victimes de la Shoah initiée par Steven Spielberg en 1994¹, elle racontera son épopée, elle dira sa gratitude. Et à Marisabina, elle confiera être à jamais l'obligée de l'homme qui lui a ramené ses deux fils cachés

1. Cette entreprise de 60 millions de dollars (soit environ 54 millions d'euros), financée par Steven Spielberg, MCA-Universal, NBC, la Wasserman Foundation, Time-Warner, s'est achevée en 1999, au terme de cinq ans de collecte.

sous des petits cochons de contes dans les paniers que portait l'âne, la brave bête.

Mêlés aux autres enfants italiens de la ferme, Piero et Roberto sont enfin en sécurité.

L'hiver est sans doute précoce en cette année 43. Pour réchauffer Sabina, la nuit, le paysan lui offre de la *grappa*. Elle dort avec ses fils, entassés, serrés les uns contre les autres, sur des meules de foin dans la grange. À l'aube, le fermier allume des petits feux. Il n'y a pas d'eau, peu de nourriture. Ils mangent des noisettes. Font fondre de la neige.

Un peu plus tard dans l'hiver, comme les Allemands se rapprochent, l'homme lui dit un soir :

– Vous ne pouvez pas rester là. Dans la journée, ça va, vous êtes aux champs, mais la nuit, s'ils vous trouvent ici, je perds tout.

Alors Sabina lui laisse les enfants et, toutes les nuits, elle marche. Jusqu'à l'aube. Je ne sais si c'est Jacob qui dépose le message dans l'arbre ou bien s'il envoie quelqu'un. Je ne sais pas non plus si c'est Sabina qui le trouve ou bien si une bonne âme le lui apporte. Qu'importe. Jacob a tenu parole. Il lui donne rendez-vous.

*

Il écrit qu'il faut fuir plus loin, plus haut vers les montagnes, par le labyrinthe des sentiers d'âniers. Sabina parvient à Castel di Croce, dans les Marches. Ce n'est qu'un hameau, une poignée de maisons, qui dépend de la commune de Rotella. À presque huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer, c'est vraiment la montagne, ce minuscule village perché. Mais encore n'est-ce pas tout à fait là, à Rotella, que Jacob se cache. Il ne faut pas parcourir beaucoup de chemin, aujourd'hui encore, avant que le bitume cède la place à la terre battue pour atteindre une ferme isolée. C'est ici, quelque part, que Sabina retrouve Jacob.

Jacob, qui a enfin compris que Mussolini et Hitler – le premier pour satisfaire les exigences du second – étaient également

déterminés à en finir avec les juifs. Jacob, qui dans l'intervalle n'est pas seulement entré en clandestinité mais a rejoint la Résistance. Il est devenu un *partigiano*, un partisan chargé des liaisons radio.

Les Alliés sont proches, maintenant, à Anzio, à cinquante-cinq kilomètres au sud de Rome, la ville qui a vu naître Néron et Caligula. En Italie, où que l'on se trouve, on n'est jamais très loin de l'Antiquité.

L'inéluctabilité de la défaite a rendu les puissances de l'Axe enragées. Les compagnons de Jacob récupèrent des marins anglais blessés lors d'une tentative de débarquement sur la côte Adriatique. Jacob les soigne et, une fois la nuit tombée, les résistants gagnent les plages, sortent les bateaux et ramènent les Britanniques sur leur navire.

Piero a déjà 7 ans. Il est assez grand pour comprendre ce qui se trame autour de lui. Assez grand, et largement assez intelligent.

Les Allemands recherchent activement Jacob depuis un bon moment. Ils ont eu vent de ses activités aux côtés des Anglais. Ils voudraient bien mettre la main sur ce juif récalcitrant.

Toute histoire de martyr a son Judas. Celle-ci ne fait pas exception à la règle. Il se trouve effectivement une bonne âme pour renseigner la Gestapo sur la tanière où Jacob se terre. Sabina n'ignorera pas l'identité du traître ; elle en parlera souvent à sa fille, celle qu'elle aura plus tard.

*

Un soir où la famille au complet est attablée, la porte soudain est enfoncée. J'imagine la scène, ou plutôt la cène. La longue table paysanne en bois, du chêne, peut-être, usé par les coudes et les avant-bras des journaliers aux muscles durcis par le labour. La lumière chiche d'une bougie, ou d'une lampe à carbure dont la lueur saigne sur les visages. La soupe qui fume, les assiettes de grosse faïence blanche. Quelques mots échangés, en allemand, sinon en italien : « Peux-tu me donner le pain ? », ce pain que de la pointe du couteau l'on marque ici d'une croix. Un feu aux

flammes crépitantes. Un brouet dans une marmite, le couvercle qu'un pet de la soupe soulève légèrement. Les quatre, assis là. Sur un banc. Les deux garçons d'un côté, ou peut-être face à face. Et, d'un coup, la botte qui enfonce la porte, les ordres aboyés dans la langue de Jacob et Sabina, des ordres qu'ils comprennent immédiatement. Les hommes en armes – des SS accompagnés de *carabinieri* – qui font irruption dans la pièce et se jettent sur Jacob. Il se débat. Il n'est pas homme à se laisser faire. Et puis sa résistance retarde la soldatesque. Profitant du chaos, Sabina s'est levée d'un bond, elle a saisi les enfants. Elle se précipite vers l'arrière de la maison. L'un des soldats épaulé, vise, tire. Touchée au genou, Sabina s'effondre. C'est fini.

Ils les emmènent. Jacob est emprisonné et Sabina est transférée à l'hôpital avec les garçons.

*

Cherchant çà et là sur internet, je suis finalement tombé sur un ouvrage relatif à la déportation des juifs d'Italie : *Le Cas Lichtner. Les Juifs étrangers, le fascisme et la guerre*, de Giuseppe Perri, par ailleurs l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire ukrainienne. Dans une note de bas de page, il fait mention de Jacob. La note précise qu'il a été arrêté par un groupe de soldats italiens et allemands, horriblement torturé puis assassiné après s'être enfui du camp de Servigliano, un ancien camp de prisonniers que la République sociale italienne avait converti en camp d'internement pour les juifs entre octobre 43 et avril 44.

Sous autorité italienne, Servigliano servait à entasser le produit des rafles. Durant la nuit du 24 au 25 mars 44, un groupe de partisans envahit le camp. Le 3 mai, profitant d'un bombardement, et poussés par la nouvelle du retour des Allemands, presque tous les juifs prennent la fuite. Les nazis reviendront le lendemain et réussiront encore à déporter trente-quatre internés tandis qu'une trentaine d'autres leur échapperont. Hélas, nombre des juifs qui s'évaderont, confrontés au manque de nourriture et d'abri,

reprindront la route du camp. D'autres seront rattrapés et envoyés à Auschwitz ou dirigés vers d'autres lieux d'internement. Enfin, le 14 juin, les nazis entreprendront d'évacuer Servigliano. Ils parviendront toutefois en route à tuer un réfugié juif, qu'ils découvriront caché dans une ferme non loin du village de Servigliano. Mais dès l'ouverture du camp ils avaient également tué quatre autres juifs qui s'enfuyaient. Jacob était parmi ceux-là. Un document en néerlandais qui résume la vie de Piero et sa généalogie donne une date pour la mort de son père : le 19 octobre 1943. Des murs de briques édentés, des fenêtres aveugles, sans vitres, mangées par des clématites : c'est tout ce qu'il reste aujourd'hui du camp de Servigliano.

En 1993, alors que je roulais vers la Bourgogne en écoutant la radio, j'ai entendu un historien avancer le nombre de cent camps d'internement créés par la France entre 1939 et 1945, soit avant, pendant et après Vichy. Je découvrirais par la suite que trois cents à quatre cents camps est une estimation plus réaliste. Depuis, je n'ai cessé d'interroger la question de la barbarie en marche, sans toujours trouver, je l'avoue, de réponse au « pourquoi ».

Du coup, je me suis intéressé au « comment ». Ici, le « comment », c'est la façon dont l'Italie a mené une politique réellement antisémite tout en laissant croire aux juifs qu'ils n'étaient pas physiquement menacés. Jacob et Sabina ont vécu dans ce déni, certains qu'on ne leur ferait pas ce que les nazis faisaient à leurs semblables en Allemagne, en Autriche, en Pologne ou en France. Parce qu'ils avaient été accueillis, acceptés dans la bonne société romaine, parce que Jacob était devenu catholique, sans comprendre que le fondement même de l'antisémitisme, c'est que le Juif demeure à jamais un Juif. Même italianisé, même christianisé. Il n'y a pas de « pourquoi », Primo Levi l'a écrit. Mais il y a bien un « comment ». Et c'est le « comment » qui nous dit le « pourquoi ».

Comment, par exemple, ils se sont emparés de Jacob, comment ils l'ont torturé, comment ils lui ont arraché les yeux, comment, enfin, ils l'ont tué. Comment ses tortionnaires l'ont dépossédé de son droit d'être un homme. Comment ils l'ont relégué hors de l'humanité.

C'est cela qu'ils ont fait à Jacob. C'est cela qu'ils ont fait à Sabina. À Roberto. À Piero².

*

C'est finalement dans un document relatif à la Shoah que je découvre le nom du lieu où Jacob a été tué : Ascoli Piceno. S'il semble certain que la tentative d'évasion est la cause de son exécution, les tortures qui lui ont été infligées auraient également eu pour but d'obtenir des informations sur le réseau de résistance auquel il appartenait. À une cinquantaine de kilomètres de Servigliano, Ascoli Piceno est une ville de cinquante mille habitants située au cœur de la région des Marches. L'endroit m'apparaît également comme le lieu probable de la détention de Sabina et des enfants, dans l'un des trois hôpitaux de la cité.

5

Le corps de Jacob est à la morgue.

Dans *a purchase in the white botanica*, un recueil posthume de poésies de Piero Heliczer édité par Gerard Malanga en 2001, Mari-sabina, sa demi-sœur, témoigne : « Ils sont venus chercher Piero. Il a dû aller avec eux pour reconnaître le corps. » Piero, qui n'avait sans doute encore jamais vu de mort, ne se remettra pas d'avoir dû, à 7 ans, reconnaître la dépouille de son père torturé et assassiné. Jusqu'à son dernier souffle, la vue d'un uniforme, la manifestation d'une autorité, le zèle d'un douanier, la déclaration d'une guerre le plongeront dans une profonde dépression.

2. Jacob recevra à titre posthume la *King's Commendation for Brave Conduct* et Sabina la *King's Medal for Courage* des mains des Britanniques. Sabina sera également élevée au rang de *Cavaliere Ufficiale* en 1996, l'une des plus hautes distinctions d'Italie.

Sabina est clouée au lit, le genou explosé par une balle allemande. Roberto est trop petit. C'est Piero qu'on vient chercher, qu'on emmène à travers des couloirs où règne une chaleur poisseuse, où flotte une odeur de sanies et d'éther. Est-ce qu'une infirmière le prend par la main pour le conduire, sachant déjà où elle le mène ? Sans doute. Un agent de la Gestapo les escorte-t-il sans ménagement vers la dalle sur laquelle la dépouille paternelle est étendue ? L'a-t-on recouverte d'un drap ? Piero est-il confronté à la vision immédiate, brutale, de Jacob – ou plutôt de ce qu'il en reste ? Il doit à présent reconnaître le père dont il était le préféré, paré de toutes les qualités, le père dont le cadavre gît là, devant lui, énucléé, méconnaissable. Je le vois, acquiesçant d'un petit signe de la tête. Puis se détournant. Ou pas.

Cet instant est le point zéro d'un big bang qui finira d'éparpiller son être un 22 juillet, cinquante ans plus tard. Entre-temps, il aura laissé des bouts de lui-même aux quatre coins d'une planète pourtant bien ronde. C'est le principe de la bombe à retardement : sur le moment, il ne se passe rien.

Piero est ramené à l'hôpital où sa mère est soignée pour sa blessure au genou – « soignée », c'est d'ailleurs un bien grand mot, ce serait même plutôt le contraire.

Les nonnes qui tiennent l'établissement annoncent à Sabina que Jacob est mort, que Piero l'a vu. Ses mains se crispent sur le drap.

Passionné de médecine, de sciences, Piero réclame à longueur de journée des recettes, des formules chimiques qu'il rêve d'expérimenter dans un laboratoire. Dans la montagne, il a juré à son père qu'il deviendrait chercheur.

Pour l'heure, les garçons ne sont pas menacés. Une fois encore, l'Italie n'a pas eu un Laval pour dire aux nazis : « Prenez aussi les enfants. » Mais Sabina est en sursis. Les Allemands exigent chaque jour un peu plus fermement des Italiens qui tiennent l'hôpital qu'elle leur soit livrée. Au regard de la loi italienne, elle ne peut quitter l'hôpital que sur ses deux jambes, alors, tout comme les paysans des Abruzzes l'ont aidée, un médecin

veille à ce que sa plaie ne se referme pas, à ce qu'elle ne guérisse pas :

– Ne vous inquiétez pas, nous ne les laisserons pas vous emmener.

En attendant, nuit et jour, un soldat allemand monte la garde au pied de son lit. Et Sabina reste étendue sur le lit. Chaque soir, elle s'endort en se disant que c'est la dernière nuit qu'elle passe là.

Elle n'est pas la seule prisonnière dans l'hôpital. Une nuit, elle est réveillée par des bruits désordonnés, des cris. Une tentative d'évasion est en cours. Certain qu'elle ne peut pas marcher, ni même se lever, son cerbère se précipite dans le couloir. Aussitôt, les bonnes sœurs, qui n'attendaient que l'occasion, foncent dans la chambre et font disparaître Sabina, qu'elles cachent dans la lingerie, au sous-sol, dans une pièce aveugle. Un peu plus tard, elles lui amènent ses fils. Il ne faut pas faire de bruit. Ils ont compris. Bien sûr qu'ils ont compris.

Les enfants sont des éponges. Ceux-là ont vu les soldats tirer sur leur mère. Piero a contemplé le cadavre de son père. A-t-il raconté ce qu'il avait vu à Sabina ? C'est probable, car, sinon, comment saurions-nous les sévices infligés à Jacob ? Dans le secret des nuits passées à l'hôpital, tandis que les pas des infirmières résonnaient dans les grands couloirs vides, a-t-il chuchoté l'indicible à l'oreille de Roberto ? Lui a-t-il révélé que les hommes sont plus mauvais que le diable ? Ou bien a-t-il voulu protéger son petit frère ?

Sabina, Piero et Roberto vont demeurer enfermés dans le sous-sol de l'hôpital durant des semaines, nourris par les bonnes sœurs, dans le noir, la peur et la promiscuité de ce qu'il appellera plus tard « l'orphelinat ». « Nous nous sommes cachés dans l'*underground* d'un hôpital », écrira Piero.

Après celui de la clandestinité, des partisans, c'est son deuxième *underground*.

En 1944, l'expression « stress post-traumatique » n'existe pas. L'Europe est anéantie, à reconstruire, la guerre n'est pas achevée. Il est trop tôt pour s'interroger sur ses conséquences. Il faudra attendre fin 1949 pour que Thérèse Brosse, un médecin de l'UNESCO spécialiste de la psychosomatie, se penche sur les séquelles invisibles de la violence sur les enfants. Dans son livre *L'Enfance victime de la guerre*, elle consacre un long chapitre aux désocialisations larvées, somas prédictibles d'un terrible conflit mondial.

Certes, Piero est un enfant précoce, à haut potentiel – une fois encore, le mot « surdoué » lui conviendrait mieux –, mais il n'en reste pas moins un enfant. Un enfant de 7 ans qui, durant un tiers de sa courte vie, a eu pour quotidien la clandestinité, la fuite, la peur et l'instinct de survie. Un enfant confronté à la barbarie.

Pour Piero, la normalité, c'est ça.

Évoquant cette marginalisation sociale des enfants spécifique à la guerre, le docteur Brosse écrit : « La fréquence de la désocialisation est telle qu'une statistique, si elle existait, ferait probablement frémir à bon droit. » Elle évoque « ces enfants de quatre à onze ans qui, pratiquement, n'ont jamais connu la vie d'avant-guerre, et pour qui les années bouleversées constituent la vie normale », qui, « ayant vécu au sein d'une famille incomplète, dans des écoles provisoires, ou sans écoles, dans un monde plus semblable à une jungle avec sa lutte pour la vie qu'à un monde civilisé, trop jeunes pour comprendre ou même entrevoir les mobiles psychologiques d'une telle situation, se sont adaptés à des conditions d'existence qui ont fait fonction de valeurs réelles ». Même aux États-Unis, pourtant à l'abri de la violence physique directe, les enfants ont été confrontés au deuil, à l'infirmité du père, à l'anxiété de la mère. Les familles monoparentales se multiplient, si bien que le docteur Brosse évoque des conséquences psychologiques aussi réelles qu'invisibles pour cinquante à soixante-dix pour cent des enfants

américains. Une estimation tout bonnement ahurissante. Le retour de flamme arrive avec la paix, dans un monde où, soudain, la valeur du temps et de son utilité retrouve un sens que l'enfant ne comprend pas, parce qu'il n'avait jusque-là pour seul programme que d'« attendre le signal de l'alerte pour regagner le roc humide du souterrain ».

De l'*underground*.

La monotonie d'une journée de classe, surtout quand elle s'étire dans l'énoncé de concepts précocement maîtrisés par l'enfant Piero, sera d'autant plus insupportable que, avant d'expérimenter la survie et l'effroi, il a vécu une vie protégée dans un monde qui lui apparaissait comme exempt de dangers. Et la paix revenue, en même temps qu'elle met fin aux périls engendrés par la guerre, libère la déception, souligne l'irréparable des dommages subis, révèle des difficultés nouvelles à surmonter. Toute autorité paraît dès lors mauvaise par nature, car c'est de l'autorité que se sont réclamés les crimes dont Piero et ses semblables ont été les témoins. Ainsi, toute leur confiance en la loyauté du monde a été anéantie, affirme encore Thérèse Brosse. « Nous nous sentons tellement forts que quelquefois nous avons peur de ce que nous serions capables de faire », dit l'un de ces enfants.

Le portrait que le docteur Brosse dresse d'une enfance traumatisée par la guerre, une enfance rebelle, désenchantée par le monde qui l'a vue naître et grandir, qui refuse le retour à une « normalité » d'après-conflit, n'est pas seulement le portrait du futur adolescent Piero Heliczer. C'est le portrait d'une génération entière, qui, du mouvement *beat* à l'*underground*, va ébranler le monde de l'art, sinon le monde tout court. Une génération sans aucun surmoi, une génération qui va s'interdire d'interdire.

